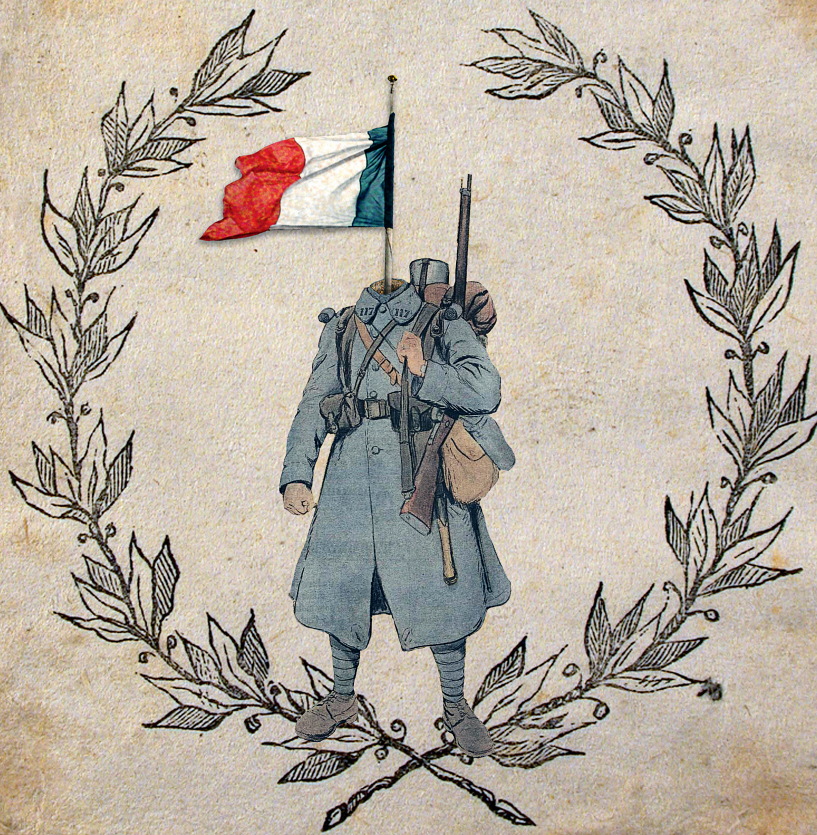


Frédéric Rousseau

14-18, penser le patriotisme

INÉDIT
histoire
folio



COLLECTION
FOLIO HISTOIRE

Frédéric Rousseau

14-18,
penser
le patriotisme

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2018.*

Couverture : Illustration Solange Gautier

Frédéric Rousseau est professeur agrégé d'histoire contemporaine à l'université Paul Valéry-Montpellier III. Il est spécialiste de la Première Guerre mondiale. Ancien directeur d'États, sociétés, idéologies, défense (ESID) et du Centre de recherches interdisciplinaires en sciences humaines et sociales (CRISES), il dirige depuis 2014 la Maison des Sciences de l'Homme SUD (Les Sciences Unies pour un autre Développement) à Montpellier. Il est notamment l'auteur de *L'Enfant juif de Varsovie. Histoire d'une photographie* (Éditions du Seuil, 2009) pour lequel il a obtenu le prix de la Fondation Auschwitz de Bruxelles.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Cet ouvrage s'appuie sur de nombreux témoignages de soldats et de leurs familles. Les extraits cités sont volontairement retranscrits tels qu'ils ont été écrits, sans correction de la part de l'auteur ou de l'éditeur. Sauf mention contraire, les passages sont soulignés par Frédéric Rousseau.

À ma mère

Prologue

SCÈNES DE GUERRE ET MISES À L'ÉPREUVE*

La célébration du centenaire de la Première Guerre mondiale a été l'occasion de multiplier des ouvrages qui, peu ou prou, diffusent une interprétation aujourd'hui dominante de l'événement et que l'on peut qualifier de *culturaliste* : il y aurait eu un *consentement* patriotique du plus grand nombre qui aurait conduit, par une *brutalisation* des hommes et des sociétés en guerre, à prolonger par la haine de l'ennemi le Grand carnage¹.

Or, les sources à disposition des historiens disent autre chose : elles montrent d'abord, et c'est là tout l'objet de cet ouvrage, qu'à l'instar de la paix, la guerre des uns n'est pas exactement celle de tous les autres. Les stratifications sociales qui constituaient la société française ne se sont pas effacées comme

* Ce prologue reprend, avec l'aimable autorisation des Presses universitaires de la Méditerranée, des extraits de la contribution « Piste noire. La thèse du "consentement patriotique" à l'épreuve de la mobilisation d'août 1914 » de l'auteur dans Pierre Casado et Frédéric Rousseau (dir.), *Retrouver les paysans. Communautés — pouvoirs — territoires, XIII^e-XX^e siècles*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2017.

par enchantement, mais ont au contraire tamisé la participation de chacun à la guerre selon sa position sociale. Ce faisant, le patriotisme, modelé en partie par ces structurations sociales, ne peut être désigné comme facteur unique de la violence déployée sur le champ de bataille et de la haine supposée patriotique que se seraient voués les ennemis en présence.

L'intrication du social, trop largement oublié, et du patriotique donne alors du consentement à la guerre une image bien plus troublée que celle, digne d'Épinal, qui a été diffusée ces dernières années. Le débat entre historiens demeure² dès lors que le citoyen mobilisé comme soldat est restitué dans sa nature d'acteur social, nature dont il ne s'est pas dépouillé aux premières heures de la mobilisation.

Dans un premier geste, il s'agira donc de considérer tout à la fois les conditions dans lesquelles les hommes furent appelés à partir à la guerre et les différentes manières dont les femmes expérimentèrent la grande séparation ; de se donner les moyens de mieux comprendre pourquoi, et pour quoi, voire peut-être aussi pour qui, la plupart des hommes partirent puis demeurèrent ensuite à la guerre, malgré les privations, les souffrances et les horreurs endurées. Dans une telle optique, cette partie de l'enquête portera donc plus spécifiquement sur les premiers mois de la guerre, mois de découverte et d'installation. Dans un second temps sera posée à nouveaux frais la question de la violence et de la nature profonde de l'homme en se projetant sur le champ de bataille pour y retrouver et accompagner les acteurs en situation d'être tués et de tuer les ennemis de la patrie.

Sur ces deux aspects décisifs, nous cherchons à changer de point d'observation, à déplacer notre

regard. Dans cette perspective déjà explorée³, nous retrouverons les acteurs au cœur des situations qui les voient et/ou font agir. Au total, qu'il s'agisse de prendre part à la guerre ou des différentes façons de se tuer à la guerre, plus d'une centaine de témoignages d'acteurs et d'actrices fournissent ici les matériaux d'une exploration menée au plus près du terrain. Mais qu'il n'y ait pas de méprise à ce propos, ce n'est pas pour autant une « histoire d'en bas ». Se retrouvent ici mêlés paysans, petits et grands bourgeois, hommes et femmes, quelques enfants aussi, des lettrés et intellectuels de haut vol, des célibataires et des couples, des hommes du rang et des officiers de tranchée. L'hétérogénéité des conditions observées, l'extrême variété des situations rencontrées ne suffisent certes pas à prétendre à une quelconque représentativité du corpus ainsi constitué ; elles ouvrent cependant l'opportunité d'apprécier selon les moments observés les différents possibles offerts à chacun, de mesurer les contraintes qui pèsent différemment sur les uns, les unes et les autres selon, notamment, leur situation familiale et sociale et donc, en définitive, de mieux comprendre sinon les choix, tout au moins les décisions de chaque individu. Cet objectif exige notamment la confrontation systématique des paroles, des sentiments ou des opinions exprimés par les différents acteurs avec les gestes, les attitudes et les mouvements du corps qu'ils déploient notamment au vu et au su de leurs proches. En ce sens, ce sont des scènes de guerre considérées comme autant de scènes sociales, où les acteurs interagissent, et qui sont tour à tour repérées, décomposées, analysées et mises en perspectives dans un continuum d'expériences individuelles et collectives.

La Grande Guerre fournit donc l'arrière-plan irréductible et souvent dramatique de cette exploration du corps social convoqué à partir d'août 1914. Toutefois, dans la mesure où les multiples témoignages d'hommes et de femmes ici rassemblés documentent bien au-delà de cette expérience humaine singulière qu'est la guerre, la portée de ce travail pourrait bien dépasser quelque peu le cadre étroit du premier conflit mondial. L'exceptionnalité radicale de l'expérience de guerre offre effectivement une opportunité — rare — de dévoiler le fonctionnement ordinaire du monde social et d'éclairer ses dynamiques et ses inerties, ses écarts et ses impasses, ses interstices et ses clôtures, en temps de guerre comme en temps de paix⁴.

MOBILISATIONS

En l'occurrence, s'agissant des mobilisations, un premier fait majeur demeure irréductible : globalement et partout, de la France à l'Autriche-Hongrie, de l'Italie à la Russie⁵ ou à l'Empire ottoman⁶, les résultats des mobilisations ont apporté un démenti éclatant aux pires craintes formulées par les états-majors. En France notamment, moins de 1,5 % d'absents ont été recensés, chiffre fort éloigné des 13 % redoutés par le gouvernement. Alors que son armée d'active comptait environ 700 000 hommes sous les drapeaux, en moins de deux semaines, la République porta ses effectifs à 3 781 000 hommes, dont 2 234 000 combattants⁷. En tout état de cause, et sans entrer dans les détails tout aussi remarquables de la concentration des troupes, nous faisons sans

conteste face à une prouesse en matière d'ingénierie sociale, doublée d'un indéniable succès politique et militaire. Selon l'interprétation la plus répandue aujourd'hui, le patriotisme serait le facteur déterminant du succès des mobilisations et des départs à la guerre ; par extension, il expliquerait aussi en grande partie la longue ténacité des combattants⁸. Cette thèse soulève à mon sens plusieurs difficultés⁹. Tout d'abord, elle circonscrit exagérément l'explication du succès des mobilisations à l'intensité du sentiment national des mobilisés et de leurs familles. Surtout, elle soutient que l'on pourrait inférer, du départ à la guerre massif et d'ailleurs quasi unanime d'un bout à l'autre de l'Europe, les représentations et les motivations de millions d'hommes partis, selon l'expression consacrée, « faire leur devoir ». Or, ce succès observable témoigne-t-il d'autre chose que de l'indéniable réussite des agents mobilisateurs français ? Il me semble que, par-delà le réflexe patriotique et le sentiment d'appartenir à une nation menacée qui jouèrent sans aucun doute un rôle éminent durant les premiers jours, bien d'autres éléments, d'autres ressorts, d'autres dynamiques (sociales notamment) doivent être considérés. En somme, il s'agit d'essayer de comprendre ce qu'une telle mise en guerre fit à la société et, en retour, d'appréhender précisément les réponses apportées par les différentes composantes de cette société — les hommes et les femmes, les groupes sociaux et les familles — à ce véritable choc que représente l'ordre de mobilisation générale d'août 1914. Dans une perspective de complexification consistant à restituer la subtile variété des situations et des logiques qui les configurent dans leurs différentes temporalités et modulations, cette étude se fonde sur l'exploitation d'un corpus de

témoignages documentant particulièrement cette séquence primordiale ; culturellement et socialement hétérogène, ce corpus est essentiellement composé de journaux et de correspondances en partie inédits provenant d'acteurs sociaux français des deux sexes et de toutes conditions.

Chapitre premier

CHOC, JEUX DE RÔLES ET MISES EN GUERRE*

LA MOBILISATION COMME SCÈNE SOCIALE

Dans une assez large mesure, la mobilisation pour la guerre peut être appréhendée comme un spectacle public — de rues et de places, au sens où des rôles sont distribués, y compris aux spectateurs. Son annonce surgit brutalement et équivaut à une levée de rideau sur ce qui reste une inconnue pour le plus grand nombre : la guerre. Cela posé, la (dé) marche menant à cette inconnue est quant à elle parfaitement chorégraphiée et ce, de longue date ; en effet, après avoir été soigneusement planifié, le mouvement d'ensemble des acteurs est savamment orchestré et encadré par les services de l'État et ses nombreux relais locaux. Les affiches annonçant la

* Ce chapitre reprend, avec l'aimable autorisation des Presses universitaires de la Méditerranée, certains extraits de la contribution « Piste noire. La thèse du "consentement patriotique" à l'épreuve de la mobilisation d'août 1914 » de l'auteur dans Pierre Casado et Frédéric Rousseau (dir.), *Retrouver les paysans. Communautés — pouvoirs — territoires, XIII^e-XX^e siècles*, op. cit.

mobilisation générale sont d'ailleurs prêtes depuis 1904 ; seule la date laissée en blanc reste alors à renseigner, une précaution qui au passage renseigne aussi sur le caractère supposément inéluctable du futur envisagé par les états-majors. Peu après l'annonce proprement dite, chaque homme mobilisé reçoit sa feuille de route individuelle lui indiquant dans quels délais il *doit* rejoindre son régiment. Il lui suffit alors de se référer à son livret militaire pour connaître son affectation précise. Ces documents officiels émanant de l'autorité militaire n'indiquent pas seulement la route à suivre et les moyens de parvenir à destination ; ils tracent une ligne de conduite.

Sans doute, au-delà des effets produits par cette longue préparation matérielle et morale, l'annonce n'est-elle pas exactement ressentie partout, et par tous, de la même façon. D'ailleurs, la mobilisation s'opère par vagues successives : en août, les classes 1896 à 1910 rejoignent les trois classes (1911, 1912 et 1913) en train d'effectuer leur service militaire. Généralement, cet appel au départ pour la guerre prend moins au dépourvu les citoyens que les ruraux. Les premiers lisent alors davantage la presse¹ et suivent de plus près l'évolution de la situation internationale. De plus, en ville, divers signes avant-coureurs de la mobilisation ont pu être décodés durant les deux dernières semaines de juillet. Ainsi le jeune médecin Louis Maufrais fait état de son pressentiment suite à ce qu'il observe dans les rues de Paris menant à la gare de l'Est :

Après le 14 juillet 1914, j'avais commencé à me faire du souci. Chaque matin, en me rendant à l'hôpital Saint-Louis où j'étais externe, je rencontrais des groupes de réservistes en route vers la gare de l'Est, rappelés avant la mobilisation officielle.²

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| PROLOGUE. <i>Scènes de guerre et mises à l'épreuve</i> | 13 |
| CHAPITRE I. <i>Choc, jeux de rôles et mises en guerre</i> | 19 |
| La mobilisation comme scène sociale | 19 |
| La coproduction du conformisme | 35 |
| État d'exception émotionnel | 42 |
| La soldatisation | 47 |
| « L'installation dans un rôle » sans retour possible | 50 |
| Ajustements et figurations | 52 |
| Distributions des rôles et ritualisations | 60 |
| Certifications de masculinité | 68 |
| La rhétorique du courage et de la fierté : un jeu de mots pour une camisole | 78 |
| Le penser double, l'agir trouble | 90 |
| Le patriotisme comme investissement social | 126 |
| CHAPITRE II. <i>Mises en guerre des inégales</i> | 137 |
| Preuves d'amour et devoir d'écriture | 137 |
| Des « femmes minuscules » en situation | 151 |
| La promotion des « dames » patronnes | 170 |
| Géosociologie des inégales. Mobilité des unes, prises de corps des autres | 181 |
| Privilèges d'« officières » avant l'instauration des permissions pour tous | 195 |

| | |
|----------------------------------------------------------------------------|-----|
| Mobilisations et enrôlements des « dames majuscules » | 201 |
| La construction de sa grandeur sociale ou la guerre comme opportunité | 232 |
| Bref éclairage des réseaux | 234 |
| La hantise du nivellement social | 237 |
| CHAPITRE III. <i>Tuer les ennemis de la patrie</i> | 245 |
| Retrouver le terrain pour une approche situationnelle | 245 |
| La mort infligée de loin : abstraction, détachement et procuration | 250 |
| Entre performance sportive et mission de sécurité : les tirs de précision | 261 |
| Les ressorts de l'attachement rompu et de la vengeance | 266 |
| À propos du plaisir des chasseurs | 273 |
| Combats rapprochés | 277 |
| Assauts et abordages : la rencontre de deux terreur | 287 |
| Entre fantasmes et réalités, le « nettoyage des tranchées » | 306 |
| Crimes de guerre, crimes dans la guerre | 314 |
| Faut-il haïr pour tuer ? | 326 |
| « Consentement » patriotique ou <i>débrutalisation</i> ? | |
| Les enseignements d'une lecture longitudinale d'un témoignage emblématique | 329 |
| CONCLUSION. <i>Penser le monde social (en guerre)</i> | 349 |

APPENDICES

| | |
|--------------------------------------------------------|-----|
| <i>Remerciements</i> | 379 |
| <i>Sources, témoignages mobilisés et bibliographie</i> | 380 |
| <i>Notes</i> | 405 |
| <i>Index des noms et des lieux</i> | 464 |